

La stratégie de Ludendorff [fin]

Autor(en): **Lecomte, H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **68 (1923)**

Heft 4

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340675>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La stratégie de Ludendorff.

(Fin.)

Avant de formuler une opinion personnelle, je crois utile de résumer encore les observations du général Buat sur l'œuvre de Ludendorff. Sur certains points, son opinion se rapproche de celle de Delbrück, sur d'autres de celle de von Kuhl. Il entre d'ailleurs dans plus de détails que ce dernier sur l'opération la plus importante, mais aussi la plus discutée, de la carrière militaire de Ludendorff, l'offensive de 1918.

Le général Buat a critiqué assez vivement cette dernière offensive. Il ne reproche pas à Ludendorff d'avoir attaqué, mais, selon lui, Ludendorff a commis deux fautes : de n'avoir fait qu'une attaque, d'avoir mal choisi le point d'attaque.

Le général Buat estime que l'objectif choisi par Ludendorff, Amiens, était bien loin de la base de départ et qu'il eût été préférable de faire choix d'une direction centrale qui menât à la mer par un chemin plus court. Cette direction était, par Lens et Saint-Pol, vers l'embouchure de la Somme.

Sur ce point Ludendorff s'est expliqué très simplement et franchement dans son dernier volume :

... Bien des raisons parlaient en faveur de l'attaque dans les Flandres... L'O. H. L. y renonça parce que la région marécageuse de la Lys n'était pas praticable avec certitude avant le milieu d'avril, et que cette époque parut trop tardive en raison de l'arrivée des Américains. De plus, et c'était là l'autre motif essentiel, l'ennemi avait des réserves puissantes dans la région d'Ypres et de Lille.

Ces raisons sont certainement bonnes et je ne vois pas quels arguments probants on pourrait leur opposer.

Ludendorff, écrit le général Buat, se rend compte à fin

avril que les avantages obtenus résident moins dans le terrain gagné que dans l'usure des réserves de l'Entente... L'armée britannique n'est plus en état de supporter un nouveau choc. Quant aux Français, la moitié environ de leurs divisions sont venues au secours de leurs alliés... On s'attend à ce qu'il en tire la conséquence nécessaire, qu'il lance de nouvelles attaques sur d'autres points afin d'attirer les dernières réserves françaises, après quoi, dans un ultime assaut sur une partie faible, il entrera dans le cœur des positions françaises où rien ne l'arrêtera plus.

Cette tactique, Ludendorff est impuissant, *par sa faute*, à en faire l'application... il a dépensé ses forces avec prodigalité... il le voudrait, certes, attaquer tout de suite, n'importe où, il n'a plus les moyens... Force lui est d'attendre la fin de mai.

Ce tableau est fort juste, sauf peut-être les mots essentiels : *par sa faute*, dont le général Buat ne fournit pas la preuve.

N'est-ce pas plutôt la faute de ses adversaires qui, par leur réaction vigoureuse, ont usé les réserves allemandes peut-être un peu plus que de raison ?

Ludendorff écrit : « Les pauses qui devaient séparer les différentes attaques étaient dues à l'insuffisance des effectifs. Elles étaient regrettables, mais on ne pouvait les supprimer.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute cette assertion.

Somme toute, l'impression du spectateur neutre, que la passion n'aveugle pas, me semble devoir être que, jusqu'au début de juin, Ludendorff a tiré de la situation tout ce qu'on pouvait en tirer. Le général Buat me paraît être, au fond, du même avis puisqu'il a écrit :

« Nous avons connu des heures où Ludendorff nous accula à une situation analogue (le manque de réserves). C'était au début de juin 1918, le seul moment d'ailleurs, où deux des grandes attaques allemandes se conjuguèrent suffisamment dans le temps pour que, à force d'y répondre, nous ayons pu craindre de n'avoir plus de divisions réservées. A cette époque, si les Allemands avaient pu faire une troisième attaque

en forces sur n'importe quel autre point de notre front, nul ne peut dire ce qui serait advenu. »

Par cette dernière phrase, le général admet implicitement que si Ludendorff n'a pas fait cette troisième et dernière attaque au début de juin, c'est qu'il n'a pas pu. Donc, on ne saurait lui en faire un grief.

Le général Buat est certainement dans le vrai, par contre, lorsqu'il reproche à Ludendorff de s'être, après le milieu de juin, obstiné dans l'offensive. Il aurait dû comprendre qu'à ce jeu ses réserves s'épuiseraient plus vite que celles de ses adversaires et qu'ainsi il courait à sa perte.

Ludendorff répond à cette critique par des arguments qui ne sont pas sans valeur, mais qui ne sont pas non plus convainquants.

On dit, écrit-il, que nous aurions dû, au lieu d'attaquer le 15 juillet, nous mettre sur la défensive et nous replier sur notre position de départ du 21 mars.

Je demande à ceux qui approuvent cette solution :

Quelles auraient été les conclusions qu'auraient tirées de cette situation la Bulgarie, la Turquie, l'Autriche-Hongrie et surtout le peuple allemand, dépourvu de chefs et las de la guerre ?...

... Au point de vue purement tactique et stratégique, on peut dire que notre armée du front occidental aurait livré son combat défensif final dans de meilleures conditions si elle n'avait pas attaqué le 15 juillet. Quant à savoir si l'échec du 15 juillet et celui du 8 août auraient pu être évités, c'est une autre question...

... Le nœud de la question est que la retraite nous interdisait toute victoire et nous condamnait inévitablement à être vaincus, sinon en automne 1918, du moins en 1919, alors que l'offensive nous donnait parfaitement la possibilité d'être victorieux...

... Seule une victoire pouvait mener à maturité les germes de paix qui existaient chez l'ennemi. Seule une victoire pouvait nous permettre de surmonter nos difficultés intérieures.

Si l'on ne peut pas accepter aveuglément cette justification, on ne peut pas non plus la rejeter en bloc. Ludendorff

n'est peut-être pas très sincère, lorsqu'il écrit que, en juillet 1918 l'offensive donnait « parfaitement » la possibilité de vaincre.

C'est justement ce que ses détracteurs allemands, Delbrück en tête, lui reprochent : d'avoir cru, ou feint de croire à la victoire, alors que pour tout homme clairvoyant, celle-ci n'était plus possible.

* * *

Je termine par quelques remarques personnelles.

L'idée fondamentale du plan initial allemand était juste : écraser d'abord la France, puis la Russie, avant que l'Angleterre fût prête à la guerre, était évidemment de la bonne stratégie que ni Napoléon, ni Frédéric n'auraient désavouée.

Si ce plan a échoué, c'est pour de multiples raisons qui ne sont pas encore toutes complètement élucidées. En tous cas ce n'est pas par la faute de Ludendorff, qui occupait à ce moment une fonction subalterne. En outre, il s'en est fallu de fort peu que ce plan ne réussît. Il n'y a qu'à étudier la bataille de la Marne pour s'en convaincre.

Une fois le coup manqué, peut-être les Allemands auraient-ils mieux fait de rechercher, sur la base de la carte de guerre, une paix blanche, dès la fin de 1914. Je dis peut-être. C'était l'affaire des diplomates, en tous cas pas de Ludendorff, encore à ce moment dans une situation subalterne. On ne saurait donc, à aucun titre, lui en faire un reproche.

Comme l'a fait ressortir le général Buat, la caractéristique de Ludendorff est l'orgueil. Le Prussien est orgueilleux, et l'officier d'état-major est le type par excellence du Prussien. Rien d'étonnant donc à ce que le généralissime prussien sue l'orgueil par tous les pores. Ce défaut de caractère sera, en partie, la cause de sa ruine, comme il l'a été pour Charles XII, Napoléon et bien d'autres qui ont pourtant été de grands généraux.

Il me semble cependant que l'orgueil de Ludendorff s'exhale surtout de ses écrits d'après-guerre. Sa stratégie est, somme toute, assez prudente.

En 1916, il s'oppose à la guerre sous-marine de peur de

provoquer des difficultés avec la Hollande et le Danemark avant que la campagne de Roumanie ne soit terminée. C'est l'acte d'un chef réfléchi et non d'un homme égaré par l'orgueil.

En 1917, il abandonne aux Alliés une large bande du front ouest pour mieux pouvoir préparer la défense de ce front.

En 1918 enfin, il ne déclenche l'offensive du printemps qu'après avoir mis le plus d'atouts possible dans son jeu :

Supériorité numérique écrasante dans le secteur d'offensive.

Minutieuse préparation d'artillerie.

Entraînement systématique des divisions de choc.

Préparation de nombreuses réserves, etc.

Le problème n'était pas sans analogie avec celui de 1914. Il consistait à séparer les Anglais des Français et à les battre successivement avant que les Américains ne fussent en état d'intervenir utilement. Ce problème n'était pas insoluble.

Chacun sait aujourd'hui qu'en mars 1918 les Américains étaient fort loin d'être prêts. Je le sais mieux que personne, puisque j'étais en mission au G. Q. G. américain du 19 mars au 6 avril. Comme ancien compagnon d'armes, j'y étais traité en ami et l'on ne me cachait rien. J'ai pu constater entre autres que tous les programmes de constructions à l'arrière tablaient sur l'offensive de 1919. Que, sur les quatre divisions que les Américains avaient dans la zone des armées, une seule, la première, était à la rigueur « Operationsfähig ». Lorsque j'ai visité cette belle division en secteur au nord de Toul, vers la fin de mars, j'ai pu constater partout un magnifique esprit et un bel entraînement, mais une certaine naïveté, qui perçait surtout dans les conversations particulières et qui montrait que l'on n'était pas encore fait au feu.

Au G. Q. G. j'admirai le beau calme des grands chefs, du général Pershing et de son chef d'état-major, le général Harbord, sur la figure ou dans la conversation desquels on aurait cherché vainement la moindre trace de nervosité. Mais ici aussi, le ton des conversations particulières des sous-ordres était autre. Je me souviens fort bien du colonel R..., rentré quelques jours auparavant d'une visite du front anglais, qui me disait le 20 :

« Les Anglais s'attendent à être attaqués un de ces jours,

mais ils sont prêts. Les Boches ne passeront pas » et qui, quelques jours plus tard, s'écriait :

« C'est pourtant terrible de devoir rester ici, *absolument impuissants* pendant que nos amis les Anglais se battent comme des démons. »

Ces mots « absolument impuissants » donnent exactement la mesure des possibilités américaines au 21 mars 1918.

Ludendorff n'avait pas, je suppose, des renseignements aussi sûrs que les miens, et il a probablement, comme presque tout le monde, sous-estimé l'effort des Américains. Mais, de toute façon, ceux-ci étaient incapables d'intervenir efficacement avant la fin de mai. Ludendorff avait donc deux mois pour vaincre. Il aurait été impardonnable de ne pas essayer.

La tentative du 21 mars, malgré son succès initial, n'atteignit pas son but, mais chacun sait qu'elle fut fort près de l'atteindre. La situation aux premiers jours d'avril 1918 n'était pas sans analogie avec celle du début de septembre 1914. Si elle tourna finalement en faveur des Alliés, cela tint à fort peu de chose, et il serait profondément injuste d'en rendre Ludendorff seul responsable.

Une fois le coup manqué devant Amiens, fallait-il renoncer à l'offensive ? Je ne crois pas qu'aucun militaire sérieux reprochera à l'O. H. L. allemande d'avoir encore tenté les coups du 9 avril en Flandres, et du 27 mai au Chemin des Dames. Buat lui a reproché d'avoir trop espacé ces coups, mais non de les avoir portés. C'était en somme la méthode qu'appliqua Foch dans la deuxième moitié de l'année :

Attaquer à intervalles aussi rapprochés que possible dans des secteurs différents de façon que les réserves ennemies, épuisées ou dispersées, n'arrivent plus à temps à la parade finale et décisive.

Premier coup, 21 mars, au centre, à la jonction entre Anglais et Français.

Deuxième coup, 9 avril, à gauche, en plein dans les Anglais.

Troisième coup, 27 mai, à droite, en plein dans les Français.

Il n'y a pas besoin d'avoir lu Clausewitz, ni Delbrück pour voir que c'était là de bonne stratégie, celle du bon sens.

Le seul reproche que l'on puisse raisonnablement faire à

la stratégie de Ludendorff, c'est d'avoir persisté dans l'offensive après l'échec de ses trois premières tentatives.

N'aurait-il pas mieux valu prendre, en juillet, une décision analogue à celle du printemps 1917 et rectifier largement le front en évacuant les poches de Montdidier et de Château-Thierry ?

Selon Delbrück, toute possibilité de victoire décisive avait disparu depuis longtemps — depuis que l'offensive de 1915 contre la Russie avait avorté, par la faute de Ludendorff. Il fallait donc rechercher une victoire relative qui amenât l'ennemi à une paix de conciliation.

Ludendorff, lui, ne discute pas. Il affirme que la victoire décisive était « parfaitement » possible. Il ne se donne pas la peine d'essayer d'en faire la preuve.

Ce serait d'ailleurs bien difficile. La victoire n'est presque jamais absolument impossible. Dans la loterie de la guerre, on a toujours une chance de sortir le gros lot, mais un chef véritable n'engagera la bataille que s'il est certain d'avoir un nombre raisonnable de chances de son côté.

Je crois avoir montré que, jusqu'en juin, cette condition était remplie pour les Allemands. Après fin juin, elle ne l'était plus.

Au 7 mai, Ludendorff avait en réserve 70 divisions (dont 42 n'ayant pas donné). Au 25 mai, il en avait 81, les Alliés 67, dont 25 fraîches. L'avantage était donc nettement du côté allemand.

Malgré cela, au 15 juin, l'offensive allemande était bloquée partout et il n'y avait presque plus de divisions fraîches, tandis que le nombre des divisions américaines utilisables augmentait sans cesse et que les réserves anglaises se reconstituaient. Il semblait qu'à ce moment-là Ludendorff aurait dû comprendre que la victoire décisive n'était plus possible que par un coup de fortune. Après ce jour-là, Ludendorff n'est plus un général qui cherche à imposer sa volonté à l'ennemi, ce n'est plus qu'un joueur aux abois risquant son va-tout sur une carte qu'il sait médiocre.

L'affirmation de Ludendorff que la retraite en juin aurait condamné « inévitablement » à la défaite est purement gratuite.

L'impression que la retraite aurait faite sur le peuple allemand et ses alliés aurait certes été mauvaise, mais ce n'était pas la première fois qu'on battait en retraite et chaque fois on avait surmonté la crise. Il n'y avait d'ailleurs pas besoin de battre en retraite partout. Il suffisait de suspendre l'offensive et de rectifier le front. Cette rectification n'aurait, il est vrai, guère pu se faire qu'en arrière. On pouvait cependant la masquer en une certaine mesure par des offensives à but limité contre des secteurs faibles. A partir de fin juin le but de Ludendorff aurait dû être, je crois, de durer, à tout prix, jusqu'à l'hiver et de faire agir la diplomatie pour avoir une paix acceptable avant le printemps 1919.

Chez les Alliés, on envisageait sans enthousiasme la perspective d'une nouvelle année de guerre. En faisant, par exemple, à l'occasion des fêtes de Noël, intervenir le pape et les neutres, les Allemands auraient probablement obtenu, au courant de l'hiver, une paix moins dure que celle de Versailles.

Si les armées allemandes ont pu tenir jusqu'en novembre malgré les échecs cherchés des 15 et 18 juillet et du 8 août, n'est-il pas raisonnable de supposer qu'elles auraient pu durer jusqu'à Noël, en adoptant, dès fin juin, une sage stratégie défensive ?

Il est d'ailleurs oiseux de chercher à *prouver* des victoires hypothétiques. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'offensive allemande de juillet a échoué et qu'elle avait peu de chances de réussir.

On est donc en droit d'admettre que la défensive aurait été préférable. Pour en faire la preuve, il faudrait recommencer, et dans les mêmes conditions.

J'admets donc que Ludendorff s'est trompé en juillet 1918, tout comme Napoléon s'est trompé en 1812, lorsqu'il s'est décidé à marcher sur Moscou. Ludendorff en juin 1918, comme Napoléon en 1812, a vu trop grand, a eu trop confiance dans son étoile. Mais il lui reste assez de belles opérations à son actif pour pouvoir malgré cela faire figure de grand capitaine, avec ou sans l'assentiment de M. Delbrück.

L.

